



**HAL**  
open science

## La montagne d'Igīlīz et le pays des Arghen : Quinze ans d'archéologie rurale dans le sud du Maroc

Jean-Pierre van Staëvel, Ahmed S Ettahiri, Abdallah Fili

### ► To cite this version:

Jean-Pierre van Staëvel, Ahmed S Ettahiri, Abdallah Fili. La montagne d'Igīlīz et le pays des Arghen : Quinze ans d'archéologie rurale dans le sud du Maroc. Bulletin d'Archéologie Marocaine, 2019. halshs-03481174

**HAL Id: halshs-03481174**

**<https://shs.hal.science/halshs-03481174>**

Submitted on 3 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **La montagne d'Igīlīz et le pays des Arghen : Quinze ans d'archéologie rurale dans le sud du Maroc**

Jean-Pierre Van Staëvel<sup>1</sup>, Ahmed S. Ettahiri<sup>2</sup> et Abdallah Fili<sup>3</sup>

### **Abstract**

This article is a first attempt to reflect on an archaeological project initiated fifteen years ago and on the excavation carried out since 2009 in Igīlīz-Hargha and its surroundings. Beyond the presentation of the essential results to which this program has led so far, it will mainly address questions of method, which primarily concern the archaeological approach of the Moroccan countryside for recent periods (Middle Ages and modern times), but also analysis scales, the role of interdisciplinary methods in the research program, and the problematic relationship between the archaeological facts and the textual testimony.

### **Résumé**

Le présent article est une première tentative de bilan réflexif sur un projet archéologique initié il y a quinze ans et sur la fouille menée depuis 2009 à Igīlīz-Hargha et dans ses environs. Au-delà de la présentation des résultats essentiels auxquels a abouti jusqu'à présent ce programme, il abordera surtout des questions de méthode, qui concernent au premier chef l'approche archéologique des campagnes marocaines pour les périodes récentes (Moyen Âge et époque moderne), mais aussi les échelles d'analyse, la place de l'interdisciplinarité dans le programme de recherche, et le rapport problématique qu'entretiennent le fait archéologique et le témoignage textuel.

### **Introduction**

Le programme de coopération maroco-français en cours à Igīlīz-Hargha (province de Taroudant, commune de Toughmart) présente l'exceptionnel intérêt de dévoiler l'histoire d'une société de paysans, de dévots et de guerriers, installée au début du 12<sup>e</sup> siècle dans une montagne reculée du Sud marocain. Marginale, cette montagne l'était déjà à l'époque médiévale, et le site archéologique qu'elle abrite l'est encore aujourd'hui, ce qui explique en grande partie la négligence avec laquelle ce dernier a généralement été traité par la communauté scientifique jusqu'à sa découverte par notre équipe en 2004<sup>4</sup>. C'est pourtant là, sur ce piton dominant les collines de l'intérieur de la chaîne de l'Anti-Atlas, que s'est structuré au début des années 1120 un puissant mouvement tribal uni par une doctrine réformiste et puritaine, l'almoihadisme, sous la férule d'un juriste-théologien amazighe : Ibn Tūmart, célèbre figure de l'histoire marocaine. Un quart de siècle plus tard, ces guerriers descendus de l'Atlas fondaient l'Empire almohade, le plus puissant empire qu'ait connu l'Occident musulman durant le Moyen Âge.

Exceptionnel, le site d'Igīlīz l'est déjà par son inscription dans l'histoire médiévale du Maroc et du Maghreb tout entier, en tant que berceau d'une révolution religieuse. Il l'est également, sur le plan archéologique, par ses vestiges matériels. Certes, l'architecture locale ne se pare pas des atours que recevront un peu plus tard les grands monuments de Marrakech, Rabat ou Séville, sous le règne des

<sup>1</sup> Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, jean-pierre.vanstaevvel@univ-paris1.fr

<sup>2</sup> Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat/assettahiri@gmail.com

<sup>3</sup> Université Chouaib Doukkali, El Jadida/filimas@gmail.com

<sup>4</sup> Pour un argumentaire précis sur la localisation d'Igīlīz, voir : Van Staëvel J.-P. et Fili A., 2006, p. 153-194, et Fili A. et Van Staëvel J.-P. 2006, p. 91-124. On ne reviendra pas dans la suite de l'article sur les circonstances de cette découverte.

califes mu'minides. Elle n'a livré jusqu'à présent ni inscriptions, ni décors somptueux, mais reste attachée au contraire à la stricte sévérité des constructions vernaculaires de la montagne marocaine. Toutefois, les témoignages matériels tout à fait singuliers que dévoile le site nous racontent une autre histoire, celle du processus d'islamisation d'une population rurale, loin des centres étatiques et des foyers habituels du changement social et de l'acculturation. La montagne d'Igiliz constitue donc un précieux laboratoire permettant d'étudier l'émergence de l'Etat dans une zone restée jusqu'alors en marge des grands courants de diffusion de la culture impériale islamique. Le site, en grande partie déserté à l'issue de la phase initiale du mouvement almohade, a conservé l'essentiel du mobilier dont se servaient ses habitants lors de leurs activités quotidiennes. Celles-ci ont laissé de nombreuses traces témoignant de la production, la transformation et la consommation de ressources naturelles et de produits vivriers qui nous permettent de reconstituer de nombreux aspects de la vie rurale dans cette région montagneuse et aride.

Bien plus qu'un site d'importance historique majeure, Igiliz constitue par conséquent un exceptionnel moyen d'initier au Maroc une fouille archéologique de grande ampleur en milieu rural. En l'absence de vestiges prestigieux, la réflexion archéologique a d'emblée été tournée vers des questions concernant, au-delà de l'organisation sociopolitique et des courants d'échanges, la possibilité de restituer la vie quotidienne d'une société de montagne, et les relations qu'elle entretenait avec son environnement. Le présent article se veut une première tentative de bilan réflexif sur ce projet archéologique initié il y a cela quinze ans et sur la fouille menée depuis 2009 à Igiliz et dans ses environs, sous la direction d'A. Fili, A. S. Ettahiri et J.-P. Van Staëvel<sup>5</sup>. Il est conçu comme un retour d'expérience, dans le cadre d'un programme de recherche encore en activité et qui livrera d'ailleurs sous peu la première monographie consacrée au site. Au-delà de la présentation des résultats essentiels auxquels a abouti jusqu'à présent ce programme, il abordera surtout des questions de méthode, qui concernent au premier chef l'approche archéologique des campagnes marocaines pour les périodes récentes (Moyen Âge et époque moderne), mais aussi les échelles d'analyse, la place de l'interdisciplinarité dans le programme de recherche, et le rapport problématique qu'entretiennent le fait archéologique et le témoignage textuel.

## **1- Question d'approche : le programme Igiliz dans le contexte de l'archéologie rurale du Maroc médiéval et moderne**

Dès sa création, le programme archéologique «La montagne d'Igiliz et le pays des Arghen» s'est inscrit dans une approche spécifique : celle de l'archéologie rurale des périodes historiques, et plus spécifiquement des périodes médiévale et moderne. Cette approche est encore, comme on le verra, peu représentée dans le panel des activités archéologiques qu'il est possible de recenser au Maroc, ce qui relève d'un certain paradoxe, lorsqu'on sait que les sociétés agropastorales représentaient encore, jusqu'à il y a peu, la majorité de la population du Maroc<sup>6</sup>. Est-il besoin, au-delà de ce constat démographique d'ordre très général, de justifier le recours à cette approche particulière pour les périodes historiques ? En d'autres termes, et pour reprendre une question encore trop souvent formulée dans les milieux savants, pourquoi faudrait-il fouiller des sites ruraux d'époque historique alors que l'on dispose de textes ? A la différence de ses collègues spécialistes des périodes antérieures, l'historien médiéviste, a fortiori le moderniste, peut en effet

<sup>5</sup>. La mission archéologique maroco-française à Igiliz a été créée en 2009. Elle bénéficie du soutien institutionnel de la Casa de Velázquez, de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, du Ministère des Affaires étrangères et européennes de la République française, des Universités de Paris-Sorbonne (Paris IV) et de Chouaib Doukkali d'El Jadida, de la Comue Sorbonne Universités, de la Direction du Patrimoine Culturel du Royaume du Maroc, des UMR 8167 (« Orient & Méditerranée ») et 7209 (« Archéozoologie, archéobotanique : sociétés, pratiques et environnements »), du Labex RESMED et de l'INRAP. Que toutes ces institutions soient remerciées pour la confiance qu'elles nous ont accordée depuis le début du programme de recherche. Pour une première présentation du programme à ses débuts, voir : Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P., 2011, p. 49-53.

<sup>6</sup>. En deçà des 30% en 1960 lors du premier recensement, la part de la population urbaine n'a dépassé pour la première fois le cap des 50% que lors du recensement de 1994. En 2004, 55% de la population marocaine vivait en ville. Voir : Haut-Commissariat au Plan, 2005.

se féliciter de l'existence d'un tel corpus documentaire. Mais ce constat sommaire est, on le sait, beaucoup trop optimiste. Les sources en question doivent en effet être lues avec suffisamment de distance critique pour en percevoir les détours, les répétitions, les silences. Le caractère souvent très dispersé des données dans des ouvrages variés, la variabilité, ou au contraire l'apparente sécheresse du lexique médiéval, sans compter l'ambiguïté sémantique des termes que celui-ci propose souvent, l'absence d'archives enfin pour le Moyen Âge, tous ces problèmes se combinent pour nous priver d'une connaissance fine de l'organisation socio-politique, des cadres de la vie économique, des outils et des pratiques agro-sylvo-pastorales, dans les campagnes marocaines des temps passés. Si bien que l'historien doit souvent se contenter de synthétiser l'ensemble des informations glanées dans un large panel d'ouvrages d'époques variées, pour tenter de donner une image un tant soit peu globale du monde rural pour une période donnée<sup>7</sup>. Aussi frustrante et sans nuances soit-elle, cette solution permet néanmoins de ne pas se résigner à délaissier l'histoire des campagnes, au motif que celles-ci n'auraient pas évolué depuis la nuit des temps, figeant ainsi la vie de l'extrême majorité des habitants du Maroc dans un état anhistorique et sans contextualisation précise. D'autres domaines enfin, du fait de la nature des sources disponibles, ne peuvent qu'échapper totalement au regard de l'historien des textes : il en va ainsi de l'habitat et de l'architecture domestique, dont les textes ne parlent pas, ou alors de manière si allusive, sans jamais donner bien sûr de descriptions concrètes, que l'archéologue est bien en peine d'en tirer la moindre image cohérente.

Encore balbutiante au Maroc, l'archéologie rurale est par conséquent très loin d'être en mesure de rééquilibrer la donne pour remettre en cause cette hégémonie des sources écrites. Les études de cas et les monographies manquent en effet cruellement pour fournir ne serait-ce qu'une amorce au très souhaitable renouvellement de nos connaissances sur la question, et contribuer à combler ainsi l'immense gouffre de nos lacunes documentaires concernant les sociétés rurales. Des pesanteurs académiques viennent encore compliquer les choses pour les périodes historiques. L'archéologie rurale est en effet le plus souvent vue, par les intéressés eux-mêmes, comme une approche particulièrement ingrate et bien peu attrayante. Les vestiges qu'elle livre sont peu spectaculaires et difficiles à mettre en valeur. Leur datation n'est pas évidente non plus de prime abord. Faute de matériaux susceptibles de les connecter à une histoire plus globale (décors architecturaux, mobilier de luxe) et de témoignages matériels de l'écrit (épigraphie publique ou funéraire), l'exploration d'un site rural suppose également de se focaliser sur un échelon avant tout local. Par ailleurs, l'archéologie médiévale (plus connue sous la dénomination d'«islamique») doit se frayer un chemin dans le paysage académique et se construire une légitimité, comme l'a fait progressivement l'archéologie médiévale en Europe durant la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, afin de figurer sur un plan d'égalité avec ses aînées, la préhistoire et l'archéologie de l'Antiquité. Or les programmes de recherche en archéologie islamique ont surtout exploré, au travers des décennies passées, soit des monuments soit des sites urbains (Al-Başra, Siǧilmāssa, Aghmāt, Tamdūlt)<sup>8</sup>. La recherche explicitement tournée vers le monde rural s'est avérée de fait beaucoup plus limitée. Parmi les fouilles anciennes, on citera à ce propos les remarquables travaux précurseurs de Charles Allain<sup>9</sup> et de P. Berthier<sup>10</sup>, malheureusement restés sans suite. L'archéologie rurale, pourtant au cœur des problématiques développées par les historiens et les archéologues ailleurs en Méditerranée occidentale (Italie, Espagne, Portugal et France) depuis le début des années 1980, n'a fait ensuite que bien peu d'émules au Maroc, à quelques exceptions près<sup>11</sup>. Les rares

<sup>7</sup>. On verra une bonne illustration de cette approche globalisante dans la récente *Histoire du Maroc. Réactualisation et synthèse*, dirigée par Kably M. 2011, Rabat, notamment p. 225-233 pour la période médiévale.

<sup>8</sup>. Voir à ce propos une brève présentation dans : Ettahiri A. S. Fili, A. et Van Staëvel, J.-P. 2012, p. 157-182 et Alaoui A., Ettahiri A. S. et Fili A. 2014, p. 44-48.

<sup>9</sup>. Allain Ch. 1951, p. 423-431 ; Allain Ch. 1954a, p. 155-189 et Allain Ch. 1954b, p. 435-458. Seule B. Louhmedi a tenté de s'inscrire, durant la seconde moitié des années 1990, dans les pas de ce précurseur, par un travail de grande qualité : Louhmedi B. 1999, p. 95-118.

<sup>10</sup>. Berthier P. 1962, p. 75-77 et 1970, p. 141-169.

<sup>11</sup>. Il ne saurait être question, dans l'aperçu bibliographique qui suit, de prétendre à la moindre exhaustivité. Ne sont en outre pris en considération que les programmes ayant fait l'objet de publications.

travaux que l'on peut citer en la matière - et encore ne sont-ils parfois que de nécessaires synthèses réalisées à partir d'études de terrain datant de l'époque coloniale- se sont intéressés avant tout aux fortifications en milieu rural ou à la gestion de l'eau. Les articles de P. Cressier<sup>12</sup> et Y. Benhima<sup>13</sup> sur le premier de ces thèmes font désormais référence, alors que des publications ponctuelles ont livré, pour différentes régions<sup>14</sup>, des résultats de grand intérêt. Ces travaux mettent en avant, au-delà de la sempiternelle et parfois anachronique question militaire, des questionnements centrés sur les modes de contrôle du territoire, le statut des occupants de ces forteresses, la part de l'Etat et des communautés rurales dans la gestion de celles-ci. La question des aménagements hydrauliques des espaces périurbains ou ruraux a suscité d'autre part divers travaux depuis le début des années 1980<sup>15</sup>. L'approche s'est le plus souvent focalisée sur le territoire nourricier des agglomérations urbaines (Aghmāt, Tamdūlt, Sidjilmāsa), pour en tirer des observations d'ordre technologique<sup>16</sup> ou morphologique<sup>17</sup> et, plus récemment, sur la constitution des grands domaines fonciers aristocratiques ou princiers<sup>18</sup>. Fort précieuses, les réflexions sur la gestion de ces terroirs irrigués sont encore trop rares malheureusement : surtout, elles ne concernent, comme on l'a dit plus haut, le monde rural que par ricochet, la ville et les espaces qui lui sont attenants restant au cœur de la problématique<sup>19</sup>.

Cette brève énumération, forcément pointilliste, laisse cependant facilement transparaître certaines évidences, valables déjà pour la période médiévale. Malgré l'intérêt de recherches courageuses, car le plus souvent pionnières, les structures (pour ne pas parler des dynamiques) du peuplement rural et les modes d'occupation du sol demeurent encore très difficiles à appréhender, et leur étude, quasi absente de l'agenda de la recherche archéologique au Maroc<sup>20</sup>. Ne parlons même pas d'archéologie du paysage : en dehors de la question des terroirs irrigués ou de celle de l'exploitation minière<sup>21</sup>, il n'y en a pas à proprement parler pour l'époque médiévale, et les études archéo-environnementales ne sont pas encore systématiquement associées aux travaux de terrain. D'archéologie des agglomérations rurales, il n'en est point question encore, en dehors de quelques cas isolés : on signalera notamment la fouille exemplaire, par une équipe d'antiquisants, des vestiges de la réoccupation médiévale de Rirha (mais ces vestiges ont été découverts fortuitement, et la fouille qui a suivi ne dépendait pas d'un programme scientifique spécifiquement dédié à cette question)<sup>22</sup>, et l'expérience singulière et riche de potentialités offerte par la fouille préventive du site de Moulay Driss<sup>23</sup>. Sur l'habitat rural et l'architecture domestique enfin, la pauvreté des informations archéologiques est patente<sup>24</sup>. Les spécificités et variantes régionales ne se laissent percevoir que pour les siècles les plus récents, et notamment l'époque coloniale : remonter plus haut dans le temps relève le plus souvent de l'extrapolation. Quid des maisons rurales ? Des bâtiments d'exploitation, des structures de stockage, des lieux à vocation économique/artisanale ? Quelles différences de statut socioéconomique sont-elles perceptibles au travers des marqueurs sociaux et culturels révélés par

<sup>12</sup>. Cressier P. 1995, p. 163-196. Voir aussi Cressier P. et Erbatl L. 1999, p. 55-66

<sup>13</sup>. Benhima Y. 2000, p. 79-102.

<sup>14</sup>. Bokbot Y. et al. 2002, p. 213-227 ; Belatik M. 2016, p. 179-200 ; Capel C. 2016, p. 201-220 ; Kafas S. et al. 2015, p. 415-421.

<sup>15</sup>. L'article suivant constitue l'un des premiers travaux explicitement consacrés en ce sens au Maroc : Bazzana A. et al. 1983-1984, p. 367-450.

<sup>16</sup>. Bazzana A. 2004, p. 331-347 et Bazzana A. Cressier P. et Touri A. 1991, p. 307-329.

<sup>17</sup>. González Villaescusa R. 2002, p. 345-371.

<sup>18</sup>. Navarro Palazón J. et al. 2013, p. 1-43.

<sup>19</sup>. Voir surtout Cressier P. 2006, p. 39-59 ; Carbonero Gamundi M. A., Cressier P. et Erbatl L. 2002, p. 219-256 ; Cressier P. et Carbonero Gamundi M. A. 2015, p. 303-328.

<sup>20</sup>. Voir par exemple l'excellent travail publié en 2008 par Yassir Benhima sur *Safi et son territoire. Une ville dans son espace au Maroc (11<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> siècle)*, qui dépasse, comme son titre l'indique, le cadre strictement urbain. Voir également : Belatik M. 2015, p. 383-410.

<sup>21</sup>. Cette dernière question demeure encore très largement inexplorée ; voir cependant Rosenberger B. 1964, p. 15-85.

<sup>22</sup>. Callegarin L. et al. 2016.

<sup>23</sup>. Les opérations archéologiques ont été supervisées par Ettahiri A. S. Une thèse sur la céramique qui y fut découverte est en cours de préparation par Imane Inni sous la direction de MM. Ettahiri A. S. et Fili A.

<sup>24</sup>. Malgré son caractère novateur, l'article de Bokbot Y. et al., 2013, p. 279-298, porte pour l'essentiel sur des maisons urbaines.

l'archéologie (modes de construction, superficies concernées, accès aux ressources, mobilier particulier et de qualité, alimentation) ? Et quelles conclusions en tirer sur les lieux de résidence des élites rurales ? La liste des questions sans réponse est longue. Plus largement enfin, on ignore tout du versant matériel du processus d'islamisation des campagnes, trop souvent vu comme allant de soi en partant des textes. Or on conçoit l'importance de pouvoir mesurer, sur le terrain et non plus par le discours, les rythmes des changements culturels, notamment dans les régions restées en dehors de la romanité, et dont le passé préislamique demeure encore très largement méconnu.

Les mêmes remarques pourraient être reproduites, ligne à ligne, pour l'époque ultérieure, avec quelques nuances toutefois, dues à une masse de textes parfois plus conséquente, et à l'apport, pour les siècles récents, des archives privées. L'archéologie rurale de la période moderne n'a pratiquement aucune existence avérée, et ce en dépit de l'impressionnant travail précurseur mené par P. Berthier<sup>25</sup> sur les sucreries d'époque saâdienne, mais dont le questionnement était toutefois, il convient de le remarquer, loin d'être centré sur la compréhension des structures du peuplement rural<sup>26</sup>. L'étude archéologique des vestiges matériels d'établissements ruraux et de leurs terroirs pour l'époque moderne ne va pas encore de soi pour les instances académiques. Alors qu'à la suite de l'admirable travail de L. Mezzine sur le Tafilet<sup>27</sup> ou de la non moins remarquable synthèse de N. Michel sur les campagnes marocaines précoloniales<sup>28</sup> se sont multipliés au Maroc ces deux dernières décennies des contributions d'historiens des textes pour éclairer l'histoire de régions parfois fort reculées dans les montagnes ou les steppes, très rares sont les recherches archéologiques à avoir tenté d'éclairer l'histoire des derniers siècles des campagnes du Maroc<sup>29</sup>. Or là encore, le croisement des textes et de l'archéologie serait des plus nécessaires pour enrichir nos connaissances, renouveler l'approche historique et fournir un indispensable complément scientifique aux récentes et louables entreprises de restauration et de mise en valeur. L'histoire matérielle des campagnes du Sud marocain reste en effet encore essentiellement focalisée sur l'étude patrimoniale et architecturale - donc non archéologique du point de vue de la méthode d'approche - du grenier fortifié (*agadir*)<sup>30</sup>, dont le développement durant l'époque moderne est bien souligné, mais dont la genèse et l'évolution restent encore plongés dans l'obscurité. Il convient de saluer enfin la réalisation d'enquêtes de terrain comme l'inventaire du patrimoine culturel qui a été mené pour la région de Tata<sup>31</sup> : une telle initiative offre de très intéressantes perspectives, et mériterait sans nul doute d'être généralisée à l'ensemble du territoire du Maroc, avec un semblable souci d'exhaustivité et une même empathie manifeste pour la culture des populations locales.

Il n'y a donc pas de période historique qui ne soit digne d'intérêt pour l'archéologue ruraliste. Malgré les difficultés rencontrées, l'archéologie rurale est à même de combler les profondes lacunes des sources écrites et de contribuer peu à peu à dessiner un tableau plus complexe des réalités du monde des campagnes marocaines au long du dernier millénaire. Même si elle demeure complexe, faute d'avoir accumulé des matériaux de comparaison en nombre suffisant, la question de la datation des structures rurales est à elle seule un immense défi que doivent relever les archéologues au Maroc. Ces indications chronologiques font plus que corriger ou compléter les sources scripturaires : par la restitution patiente des jalons d'une histoire laissée à la marge, voire en dehors de l'écrit, elles livrent un niveau de connaissance

---

<sup>25</sup>. Berthier P. 1966, Rabat.

<sup>26</sup>. Pour un renversement de la perspective adoptée par Berthier, prenant désormais en compte les structures du peuplement rural durant le 16<sup>e</sup> siècle, voir la thèse de Morgane Godener, *Archéologie du peuplement médiéval et moderne de la plaine de Taroudant et des piémonts de l'Atlas (Maroc)* (dir. J.-P. Van Staëvel), soutenue le 23 juin 2016 à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV).

<sup>27</sup>. Mezzine L. 1987.

<sup>28</sup>. Michel N. 1997.

<sup>29</sup>. Voir par exemple Khiara Y. 2009, p. 366-387.

<sup>30</sup>. Naji S. 2006 ; Popp H. Aït Hamza M. El Fasskaoui B. 2011 . Pour une approche ethnoarchéologique d'un agadir, voir : Delaigue M.-Ch. Onrubia Pintado J. et Bokbot Y. 2013, p. 299-312.

<sup>31</sup>. Nami M., Belatik M. et Atki M., 2014 et Belatik M., Atki M. et Nami M. 2015, p. 489-526.

autrement impossible à constituer en partant des textes seuls. C'est à une telle tâche que s'est attelé, depuis dix ans, le programme archéologique *La montagne d'Igīlīz et le pays des Arghen : enquête historique et archéologique sur les débuts de l'Empire almohade*.

## 2- Les principaux apports de la fouille d'Igīlīz

Le long préambule qui précède avait pour ambition de brosser à grands traits le contexte scientifique dans lequel s'est inséré, à la fin des années 2000, le projet de recherche centré sur la montagne d'Igīlīz. Loin de s'intéresser uniquement à retrouver les hypothétiques traces matérielles des débuts de l'almohadisme, le programme s'était fixé un objectif scientifique essentiel : l'étude, de la manière la plus exhaustive possible, d'un site médiéval déserté, saisi dans toutes ses composantes matérielles.

La fouille d'Igīlīz s'est concentrée pour l'essentiel sur la zone sommitale du site, sur cette acropole où ont été implantés les principaux monuments du site<sup>32</sup> : la *Ḳaṣba*, grand ensemble résidentiel, la mosquée principale, les lieux d'habitat et de dévotion (les «grottes»), et différents quartiers abritant des maisons (Fig. 1). Comme souvent sur les sites d'altitude, la stratigraphie s'est avérée, à Igīlīz, relativement réduite en épaisseur. Elle a révélé la faible durée de l'occupation dans la plupart des secteurs. Les endroits présentant une plus grande complexité de l'occupation sont rares, et bien localisés autour de la mosquée principale du site. Aidés par cette stratigraphie opportune, les travaux ont pu être menés bon train, en conjuguant la rapidité des opérations avec l'anticipation, d'une année à l'autre, de la stratégie de fouille. L'étude systématique du mobilier céramique a permis d'identifier des pièces importées, parfois de la lointaine al-Andalus, comme c'est le cas de plusieurs tessons de céramique à décor de lustre métallique, dont les exemples en dehors de la Péninsule sont peu nombreux. La datation que permet d'avancer le mobilier, corrélée avec les fourchettes chronologiques récurrentes fournies par les analyses du radiocarbone, nous ramènent à une occupation majeure du site entre la fin du 11<sup>e</sup> siècle et la fin du siècle suivant, ou le courant du 13<sup>e</sup> siècle. Une occupation plus tardive se maintient autour des lieux de culte (mosquée et grottes), avant qu'un modeste hameau ne se reconstitue à l'époque moderne au cœur du site.

Le système défensif d'époque médiévale a pu être étudié de manière détaillée<sup>33</sup>, à commencer par les trois portes percées dans la muraille basse de l'acropole. Ces trois ensembles offrent différents schémas d'accès coudés, renvoyant à des modèles architecturaux attestés dans l'architecture vernaculaire, sans préjuger de l'efficacité de tels aménagements, dont l'habile conception est en corrélation étroite avec la microtopographie. Les éléments défensifs sont quant à eux réduits à la portion congrue : la protection est avant tout assurée par les lignes de remparts qui s'appuient sur les arêtes rocheuses ; les tours sont inexistantes. La conception de la fortification ne s'apparente donc pas à celle en vigueur dans les forteresses étatiques contemporaines, comme on peut par exemple le voir à Tasghimūt près d'Aghmāt, ou à Tasnūlt, en bordure de la vallée de Massa, où les formes d'ensemble de ces deux forteresses almoravides n'ont rien de commun avec celles du refuge des premiers Almohades. La construction ne fait appel qu'à la pierre ; la technique de la *tābiya* est inconnue à Igīlīz.

Les fouilles menées sur l'acropole se sont notamment concentrées sur l'ensemble architectural situé en position dominante et que nous avons dénommé «la *Ḳaṣba*» (Fig. 2). Le dégagement pratiquement complet, en l'espace de six campagnes successives, des bâtiments qui la composent a permis de mener à bien l'étude archéologique d'un lieu de pouvoir à la configuration spatiale particulière<sup>34</sup>. Ce grand complexe résidentiel se décompose en deux ensembles. La partie haute (la «zone de commandement»),

<sup>32</sup>. La configuration générale du site et de ses environs a fait récemment l'objet d'un article de synthèse : Weisrock A. Van Staëvel J.-P., Fili A. Ettahiri A. S., Ouammou A. et Rousseau L. 2015, p. 305-319. Une présentation générale des principaux vestiges sur le site a été donnée en 2014 dans Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P., 2014, p. 1109-1142.

<sup>33</sup>. On en trouvera une synthèse préliminaire dans Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P. 2017, p. 81-107.

<sup>34</sup>. Ce complexe a fait l'objet d'une première synthèse dans Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P. 2013, p. 265-278.

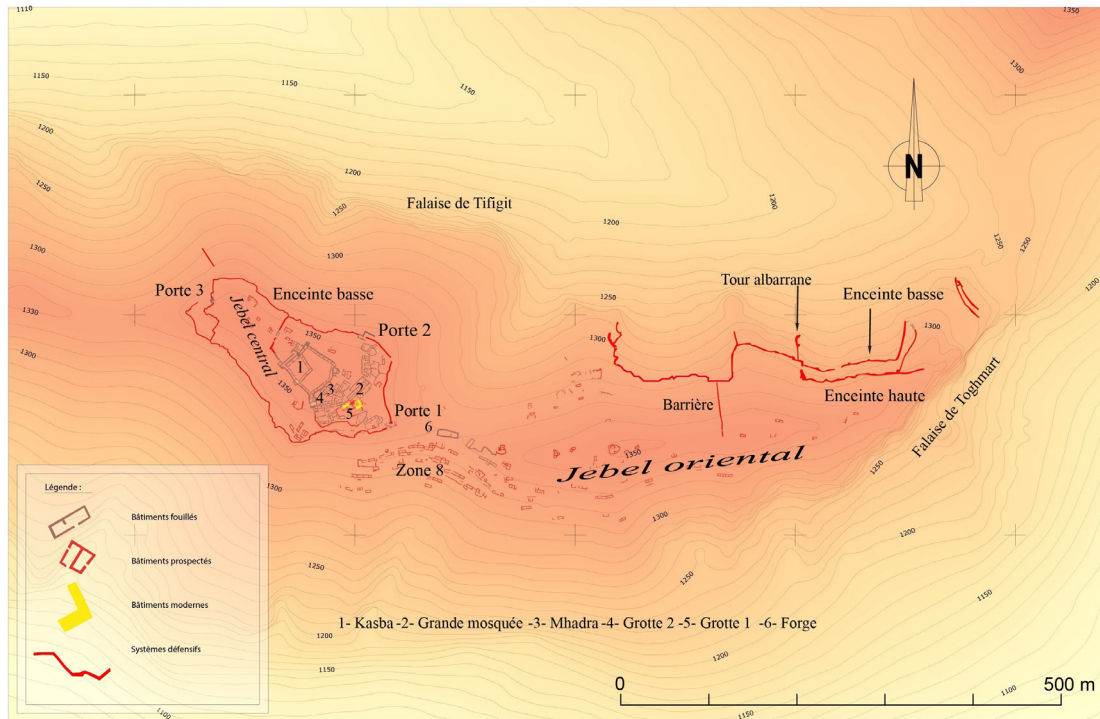


Fig. 1 : Plan général d'Igiliz (Topo-DAO R. Schwerdtner, Mission archéologique Igiliz 2016)



Fig. 2 : Vue aérienne par drone du complexe résidentiel de la *Kasba* (cliché 2016 R. Schwerdtner – Mission archéologique Igiliz)



formée de onze pièces ouvrant sur une cour de plan sensiblement carré, est protégée par une façade monumentale flanquée de deux tours et par un long couloir d'accès. La partie située légèrement en contrebas (la «basse-cour») est marquée par un plan en L et l'implantation, autour de l'esplanade ainsi dessinée, de diverses unités d'habitation ou de stockage ; l'aile qui court sur son côté sud-est est marqué quant à elle par la présence d'une cuisine, d'une petite mosquée à l'usage des habitants de la *Ḳaṣba*, et d'autres pièces sans doute liées à des usages rituels. Cet ensemble semble n'avoir connu qu'une occupation relativement brève, qui se clôt, si l'on en croit les datations par le radiocarbone, au plus tard au milieu du 12<sup>e</sup> siècle : c'est le seul secteur du site à ne pas connaître de réoccupation tardive, sous une forme ou une autre.

Tout au contraire, il est un bâtiment du site auquel s'attachent de nombreuses phases de remaniement et reconstruction : c'est la mosquée principale, qui est située en contrebas de la *Ḳaṣba* (Fig. 3). Précédé

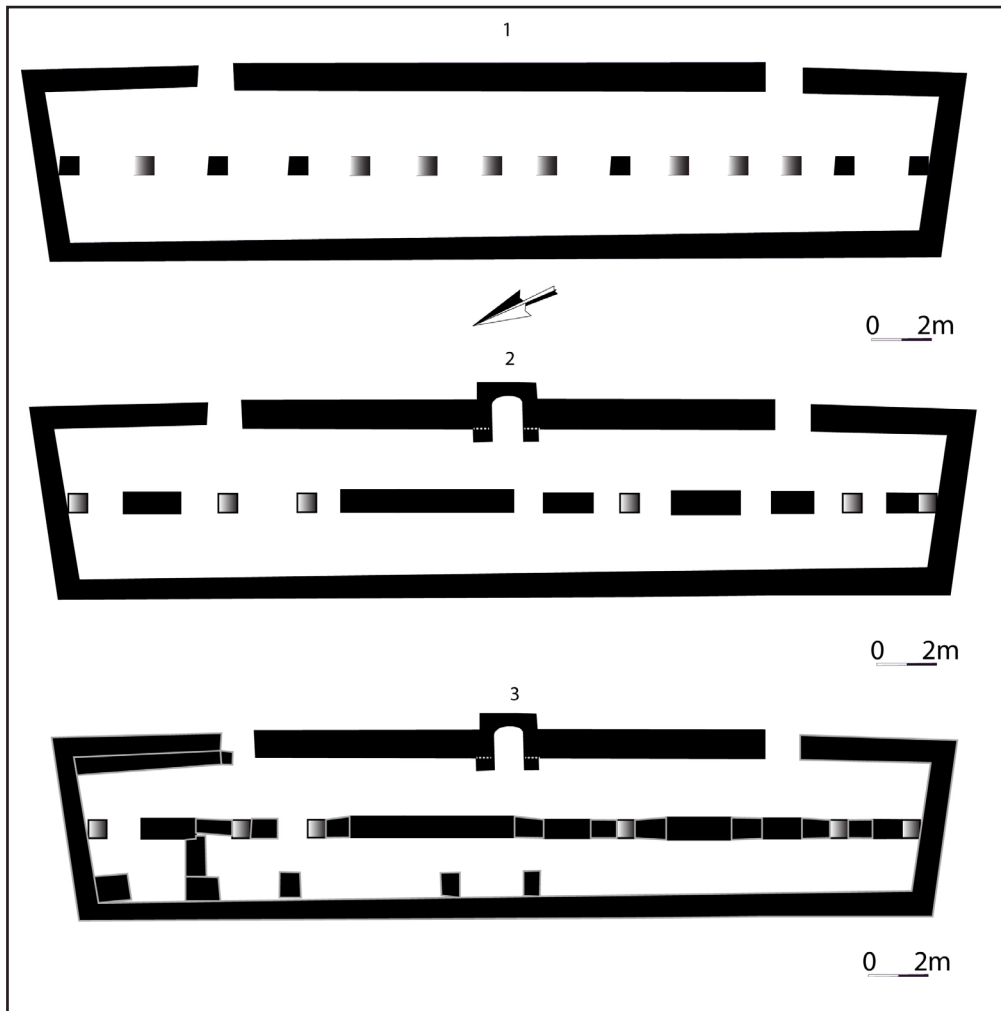


Fig. 3 : Plan des phases principales de la Mosquée 1 d'Igiliz (crédits Mission archéologique)

par une avant-cour, ce lieu de culte est constitué d'une longue salle de prière de 30 m de long pour 5 m de profondeur. Il est divisé en deux nefs par de gros massifs rectangulaires de moellons équarris, qui sont venus reprendre, souvent en les arasant, des piliers de briques crues appartenant au premier état de l'édifice. Le plan de cet édifice culturel, très différent de celui des mosquées urbaines, suscite bien des hypothèses qui ne peuvent être, en l'absence d'un corpus typologique bien arrêté, complètement étayées

ou infirmées. Nous avons déjà évoqué ailleurs la piste des mosquées de *ribāt*, tant l'édifice d'Igiliz peut être mis en relation avec des salles de prière du même type, en Tunisie comme dans la péninsule Ibérique<sup>35</sup>. Mais il faut également tenir compte de la force probable d'une tradition encore mal connue d'architecture vernaculaire, celle des nombreuses mosquées rurales à plan barlong et nefs parallèles au mur de la *kibla* qui jalonnent toute l'Afrique du Nord et les régions sahariennes, de la Libye à la côte atlantique, depuis l'époque médiévale.

L'exploration archéologique d'Igiliz a également mis en lumière la présence de nombreuses maisons. Rares – et c'est un euphémisme de le dire ainsi – sont les sites ruraux d'époque historique au Maghreb à avoir livré autant d'espaces d'habitation fouillés en stratigraphie. L'étude systématique de ces structures domestiques, même de celles les plus modestes en apparence, permet de constituer un corpus de référence de grand intérêt pour l'étude des modes d'habitat d'époque médiévale dans le sud du Maroc. Les maisons présentent des caractéristiques communes, tant dans leurs formes que dans les conditions de leur implantation. L'unité d'habitation standard est constituée d'une pièce à accès médian, de plan rectangulaire parfois fort allongé et de largeur toujours limitée par l'approvisionnement en pièces de bois. L'espace intérieur est le plus souvent subdivisé par une banquette maçonnée placée sur l'un des deux côtés. Ces pièces élémentaires s'alignent selon les courbes de niveau, ouvrant chacune sur une petite cour sur terrain plat ou, dans les pentes, sur une plateforme en surplomb (Fig. 4). Elles peuvent également se combiner pour former des ensembles plus articulés. Ainsi en est-il du bâtiment connu localement par les habitants des environs du site sous le nom de «*Mḥadra*»<sup>36</sup> : celui-ci regroupe autour de deux cours en enfilade cinq unités d'habitation, constituant un habitat plus complexe, qui confère une grande autonomie à la petite communauté qui y résidait (Fig. 5) : s'agit-il là, comme nous aimerions le croire, de l'un de deux ermitages (*rābiṭa*) dont parle Ibn 'Idhārī dans son *Bayān* à propos du site<sup>37</sup> ?

### 3. Les approches privilégiées : archéologie extensive, interdisciplinarité et analyse multiscalaire

«La montagne d'Igiliz et le pays des Arghen» est un programme archéologique caractérisé par une tension dynamique entre deux exigences majeures sur le plan méthodologique : d'une part l'approche archéologique de l'habitat et des structures de la vie quotidienne d'une société de montagne en milieu aride ; et d'autre part, l'attention portée au croisement entre les faits archéologiques et les sources textuelles, pour tenter de restituer, en combinant ces deux registres documentaires, les traits essentiels du site qui a vu naître le mouvement almohade. Il en découle une série de questionnements portant sur des points que l'on peut résumer ainsi : une archéologie du village déserté ; les relations entre l'homme et son environnement ; les différentes échelles d'analyse des structures du peuplement et des terroirs associés ; le rapport que doit entretenir l'archéologue avec le témoignage des sources textuelles enfin.

#### 3-1 Une approche extensive, dans la lignée de l'archéologie du village déserté

La méthode qui a présidé à la mise en place du programme centré sur le site d'Igiliz s'inscrit évidemment dans une filiation historiographique bien connue : celle de *l'archéologie du village déserté*<sup>38</sup>. Initiée à partir des années 1950 en Angleterre, en Pologne et en Allemagne, cette démarche devait se diffuser plus tard en France et dans les pays de l'Europe méditerranéenne. Au cœur de cette thématique figure l'approche spatiale des sites, qui conditionne la connaissance des établissements ruraux à la fouille des vestiges sur la plus ample superficie possible, profitant ainsi de la disponibilité de larges secteurs abandonnés par

<sup>35</sup>. Voir Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P. 2014, p. 1125-1127.

<sup>36</sup>. Nous avons adopté ce terme encore utilisé par les habitants du village de Tifgit et qui signifie *Lihḍār* en langue amazighe.

<sup>37</sup>. Ibn 'Idhārī 1985, *Al-Bayān*, p. 149.

<sup>38</sup>. Référence fondatrice : Colin A. 1970. Utile réactualisation de l'approche dans Schneider L. 2010, p. 133-161.

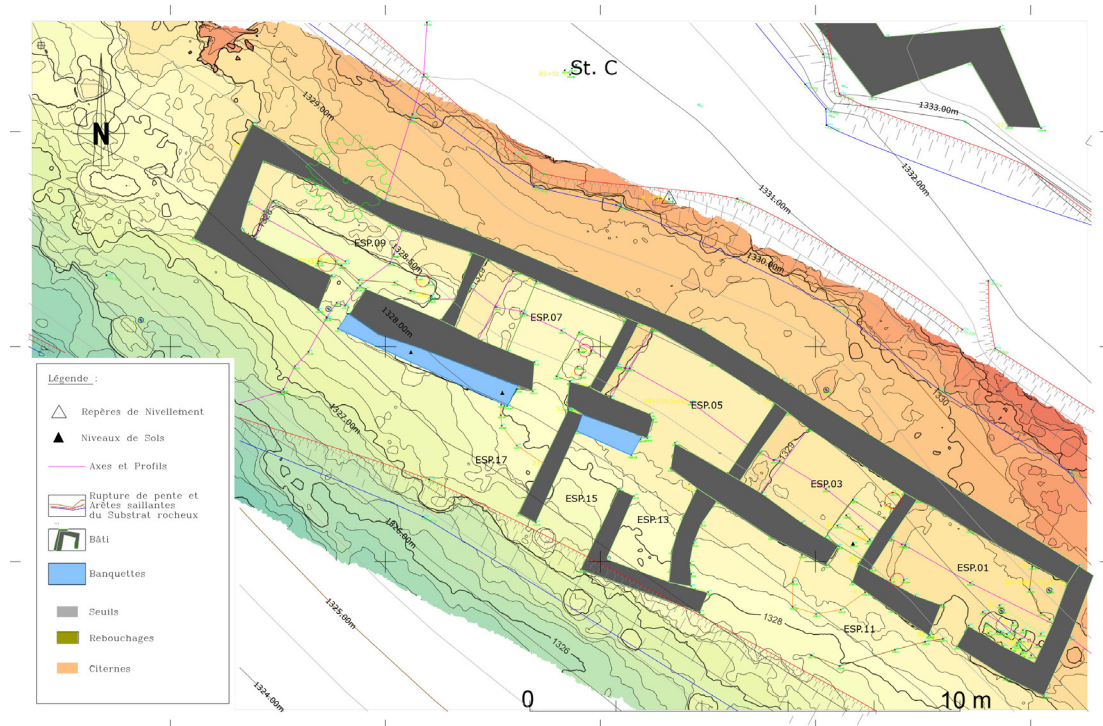


Fig. 4 : Plan et levé microtopographique des maisons de la zone 8 fouillées en 2014 (Levé/DAO : R. Schwertdner – Mission archéologique Igiliz 2014)



Fig. 5 : Vue générale de l'ensemble résidentiel de la Mḥadra (levé/DAO : R. Schwertdner – Mission archéologique Igiliz 2011)

leurs occupants d'autrefois. C'est dans cette ligne historiographique que s'inscrit notre propre stratégie de fouille, qui privilégie obstinément l'aire ouverte sur les sondages. Aidée par une stratigraphie qui, on l'a vu, est relativement peu importante, l'exploration archéologique des vestiges matériels d'Igiliz a été ainsi conçue dès le début des opérations comme une série de dégagements graduels opérés chacun à partir d'un noyau initial. Cette stratégie a permis d'investir progressivement de larges portions de l'espace intramuros de l'acropole (Fig. 6). La fouille extensive<sup>39</sup> nous a ainsi amenés à proposer des fonctions pour chaque unité spatiale dégagée en totalité ou par moitié, et à réfléchir, en travaillant sur l'articulation des espaces (bâti ou non), à des questions d'ordre socio-topographique, et aux différenciations éventuelles des pratiques, des statuts et des niveaux socio-économiques entre les secteurs d'habitat. Dans cette perspective de recherche, la production d'une documentation planimétrique de qualité est bien entendu absolument cruciale. Le travail topographique<sup>40</sup>, mené désormais à Igiliz avec des outils d'une remarquable précision<sup>41</sup>, offre à l'archéologue une large palette de documents de travail ou de synthèse allant du plan détaillé des vestiges au modèle numérique de terrain, en passant par les rendus 3D des vestiges et l'orthophotographie (Fig. 7). L'investissement matériel et humain consenti pour de tels résultats est forcément lourd, mais c'est en se dotant de tels outils que l'archéologie rurale peut prétendre au renouvellement de nos connaissances sur les modes d'organisation des campagnes marocaines dans le passé.

### 3-2 Les archéosciences au cœur du questionnement archéologique

Dès le lancement de la fouille, nous avons choisi d'accorder dans nos travaux une place centrale à l'approche archéoenvironnementale, et à l'intégration, dans le questionnement général, des données bioarchéologiques afin de prendre en compte les modes de gestion de l'espace rural par les habitants du site. Les contraintes du milieu, peu propice à la conservation des pollens, expliquent pourquoi l'attention s'est tout naturellement portée sur l'étude des macro-restes végétaux : la carpologie et l'anthracologie permettent de restituer les paysages environnants et la variété des espèces cultivées à l'époque médiévale<sup>42</sup>. La stratégie de fouille a donc été adaptée en conséquence, de manière à permettre des prélèvements systématiques dans tous les contextes susceptibles de fournir des résidus de pratiques de production, transformation ou consommation, et une logistique d'ensemble (aiguillage des sacs de prélèvements au retour du site, approvisionnement en eau courante – condition qui n'est pas toujours évidente en pays aride... - et aménagement d'un espace de travail pour la flottation) instituée dès le début des opérations archéologiques de manière à faciliter le traitement du mobilier bioarchéologique (Fig. 8). L'analyse du contenu des latrines de la *Mhadra*, composé d'abondants restes carpologiques minéralisés pour la plupart, a livré pas moins de 18 plantes, dont 9 alimentaires : des céréales (orge vêtue, sorgho et blé nu), des fruits (figue, raisin, grenade), des oléagineux (argan), un condiment (câpre), une substance aromatique (gattilier), donnant par conséquent un éclairage sur les pratiques alimentaires des habitants de ce bâtiment singulier<sup>43</sup>.

L'interdisciplinarité, mot certes aujourd'hui à la mode dans le milieu de la recherche mais aussi vraie réalité sur le terrain archéologique où se nouent de précieuses collaborations, est également l'occasion de nouveaux partenariats et de financements spécifiques. C'est ainsi qu'est né un programme plus spécifiquement dédié à l'arganier et à son écosystème : HARGANA, *Histoire et Archéologie des Ressources biologiques et stratégie de Gestion*

<sup>39</sup>. Qui s'appuie depuis plusieurs années déjà sur les compétences multiples et l'enthousiasme toujours intact de C. Capel., M. Godener., V. Héritier-Salama et P. Wech. Qu'ils soient ici remerciés pour la part substantielle qu'ils prennent dans les travaux de la mission.

<sup>40</sup>. Celui-ci est assuré par notre collègue R. Schwerdtner, dont l'implication et le talent constituent un atout majeur de la mission depuis 2011.

<sup>41</sup>. Comme le GPS différentiel et le drone.

<sup>42</sup>. Le volet archéobotanique, et plus largement archéoenvironnemental, est placé sous la direction de notre collègue M.-P. Ruas, carpologue, qui assure inlassablement depuis 2009 le lourd travail de tamisage, de tri et de synthèse scientifique. L'étude anthracologique est menée par J. Ros, avec la collaboration de S. Ivorra. Les tout premiers résultats de l'enquête archéobotanique ont fait l'objet d'une publication préliminaire importante : Ruas M.-P. et al. 2011, p. 419–433.

<sup>43</sup>. Van Staëvel J.-P. et al. 2016, p. 189-214.



Fig. 6 : Plan de l'extension progressive des opérations de fouille entre 2009 et 2013 sur l'acropole d'Igiliz (DAO : C. Capel, Mission archéologique Igiliz 2014)

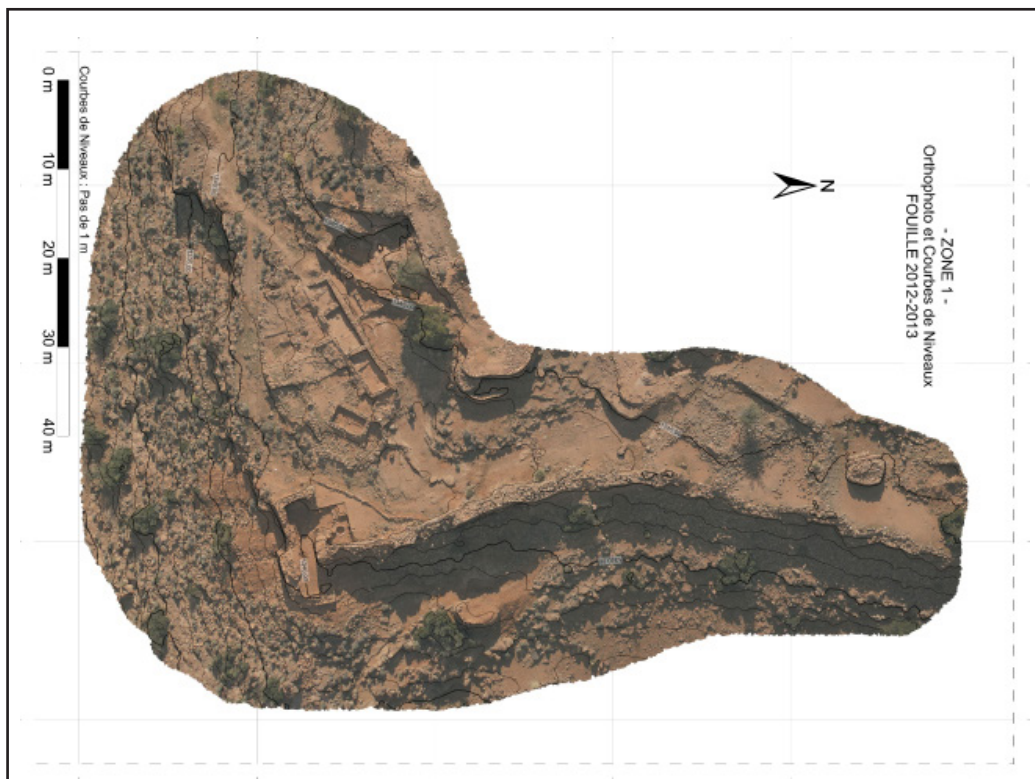


Fig. 7 : Orthophotographie et topographie de la zone de la porte 1 de l'acropole Igiliz (levé/DAO : R. Schwertdner – Mission archéologique d'Igiliz 2014)

*vivrière de l'Arga Neraie médiévale en montagne anti-Atlasique*<sup>44</sup>. C'est également dans ce cadre qu'a débuté, en 2014, l'étude archéozoologique des restes de faune collectés lors des fouilles, mettant en lumière des pratiques d'élevage et d'abattage et fournissant d'indispensables lumières sur l'alimentation carnée des habitants de la montagne et de ses environs<sup>45</sup>.

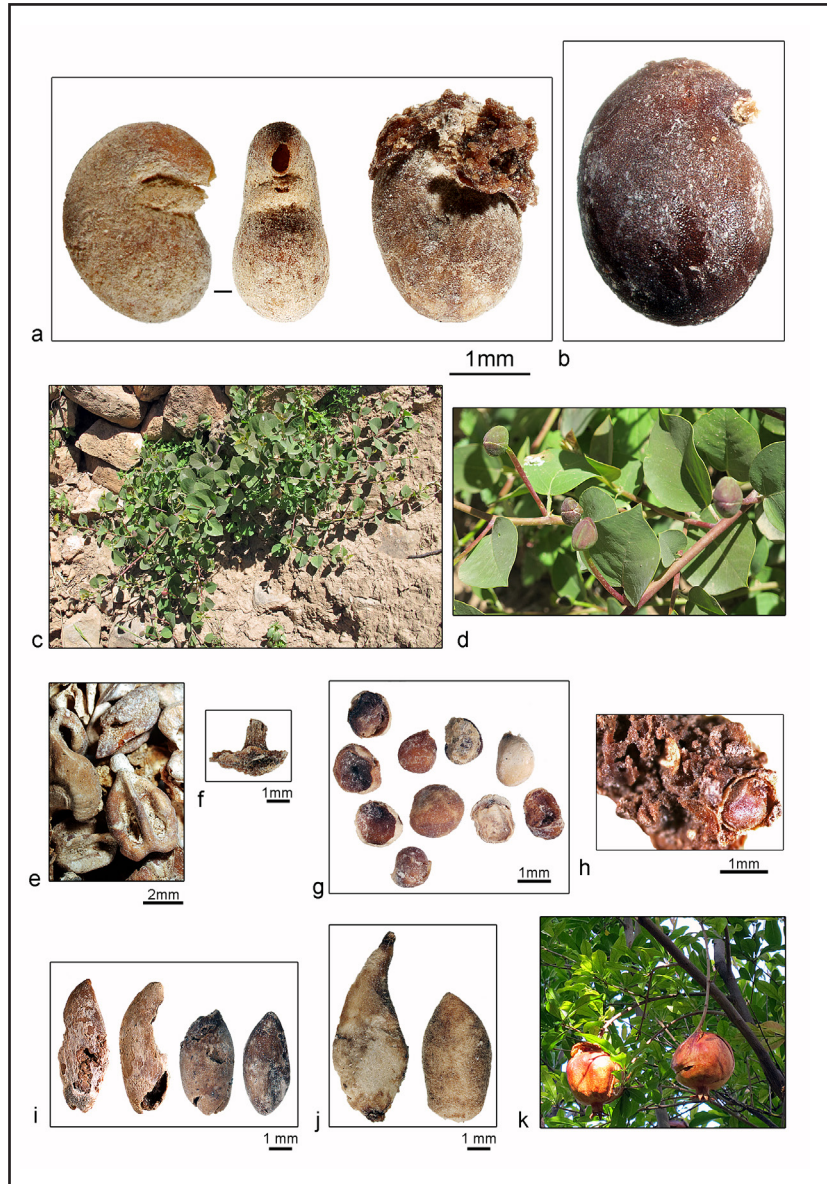


Fig. 8 : Opérations d'extraction des macro-restes végétaux (semences et charbons de bois) à Igiliz (clichés et planche : M.-P. Ruas - Mission archéologique Igiliz 2017)

L'archéologie rurale doit se tourner enfin vers la reconstitution des terroirs, des parcours, des structures agraires : terrasses, champs, aires à battre, etc. C'est un aspect qui, dans le cadre de nos travaux

<sup>44</sup>. Le programme HARGANA, financé par la Comue Sorbonne Université, a été codirigé par M.-P. Ruas et J.-P. Van Staëvel. Que J. Ros, S. Ivorra et J.-F. Terral soient ici remerciés pour leur précieuse collaboration dans ce cadre. Présentation détaillée du programme dans : Ruas M.-P. et *al.*, 2016, p. 1-23 ; description plus succincte dans : Ruas M.-P. et *al.*, 2017, p. 488-492.

<sup>45</sup>. Ce volet de la recherche est placé sous la responsabilité de B. Clavel, auquel s'est associé, en 2014, H. Monchot.

à Igīlīz, n'a pas encore reçu, faute de temps, toute l'attention qu'il méritait. La mission a néanmoins pris l'initiative en 2016 de procéder à une campagne de sondages sur les différents sites d'habitat du vallon de Tifigit adjacent à la montagne d'Igīlīz, de manière à pouvoir commencer à appréhender par l'archéologie la difficile question des dynamiques du peuplement<sup>46</sup>. Cette démarche pionnière demanderait à être généralisée. Il faut enfin souligner, parmi les autres travaux initiés dans le cadre de la mission sur les modes d'exploitation des terroirs, ceux qui ont été consacrés à la petite hydraulique, dans des perspectives soit ethnologique<sup>47</sup>, soit géoarchéologique. Sur ce dernier point, le projet GAHTI (Géoarchéologie des Aménagements Hydrauliques du Territoire d'Igīlīz)<sup>48</sup> recourt aux géosciences pour étudier des dépôts carbonatés dans une séguia ancienne passant au pied de la montagne d'Igīlīz. Les éléments paléohydrologiques, paléoécologiques et paléoclimatiques récoltés serviront à reconstituer les paléoenvironnements et les dynamiques paysagères de la région des Arghen.

### 3-3 Les différences d'échelles d'analyse des données de terrain

Comme son titre l'exprime clairement, le programme *La montagne d'Igīlīz et le pays des Arghen* s'intéresse également à un pays, dans une optique résolument régionale. La réflexion archéologique est par conséquent menée selon différentes échelles, passant en fonction des problématiques de l'intra-site à la dimension locale (les environs immédiats de la montagne d'Igīlīz), à celle du bassin-versant des principaux oueds voisins, ou à celle de la région de l'Anti-Atlas central. La réalisation en cours d'un SIG (système d'information géographique) doit offrir à terme la possibilité d'une analyse spatiale multiscalaire des données de terrain, sur le modèle de celui conçu par M. Godener dans sa thèse<sup>49</sup>. Son alimentation et sa gestion dépendent toutefois du temps que la mission est prête à investir dans les travaux de prospection, ce qui implique de pouvoir se détourner des opérations de fouille du site proprement dit, pourtant au cœur du programme de recherche. On retrouve dans ce dilemme scientifique des contraintes inhérentes à la limitation des moyens de la recherche programmée, tributaire du temps d'engagement restreint des archéologues professionnels et des spécialistes, et de la logistique propre aux chantiers situés dans des zones difficiles d'accès.

De semblables changements d'échelles caractérisent aussi, plus classiquement, l'étude du mobilier archéologique. Aucune structure de production céramique n'ayant été retrouvée sur la montagne, Igīlīz apparaît donc avant tout comme un lieu de consommation d'artefacts divers. L'abondant mobilier d'époque médiévale qui y a été récolté<sup>50</sup> atteste l'existence de courants d'échanges à l'échelle locale et régionale, notamment pour la céramique glaçurée monochrome (Fig. 9). Mais certaines pièces plus richement décorées en vert et brun peuvent fort bien provenir des ateliers de grands centres de production (Marrakech par exemple). La présence, de prime abord assez incongrue en un tel lieu, d'étonnants fragments de pièces au décor de lustre métallique montrent que, tout «marginal» qu'il soit, le site d'Igīlīz participe d'une certaine forme de diffusion d'objets de prestige du temps des Almohades : n'en doutons pas, la présence à Igīlīz de ces témoignages matériels signe l'importance du lieu. Dans un autre registre, la découverte récente d'un secteur d'activités métallurgiques, dont les forges sont situées extramuros, en contrebas de l'acropole, permet d'envisager la question de l'exploitation des ressources naturelles, de la

<sup>46</sup>. Les opérations de terrain dans le vallon de Tifigit ont été menées dans le cadre de notre programme par V. Hérítier-Salama et N. Ramel. Les résultats sont encore complètement inédits.

<sup>47</sup>. C'est le cas de la remarquable enquête de terrain réalisé par V. Hérítier-Salama sur les pratiques actuelles d'irrigation à Tifigit, le petit village où loge la mission archéologique, au pied du site d'Igīlīz : Hérítier-Salama V., 2014.

<sup>48</sup>. Ce nouveau programme (2018), financé par OPUS, l'Observatoire des Patrimoines de Sorbonne Université, est placé sous la responsabilité de S. Desruelles.

<sup>49</sup>. Cf. ci-dessus. La gestion du SIG de la mission est placée sous la responsabilité de M. Godener et R. Schwertdner, topographe de la mission.

<sup>50</sup>. L'étude du mobilier céramique du site et de ses environs est dirigée par A. Fili. Ihsane Serrat a entamé une thèse sur le sujet (dir. A. Fili et A. S. Ettahiri).

production et de la distribution d'objets variés (outils, mais aussi armes, objets de harnachement, etc.) en fer ou en alliage cuivreux. Souvent délaissée par l'archéologie au profit de métaux plus nobles, l'étude archéologique du travail du fer en est encore, au Maroc, à ses premiers balbutiements. Là encore, le site d'Igiliz offre l'opportunité de développer un axe de recherche spécifique dans un champ de la recherche jusqu'alors très peu défriché<sup>51</sup>.

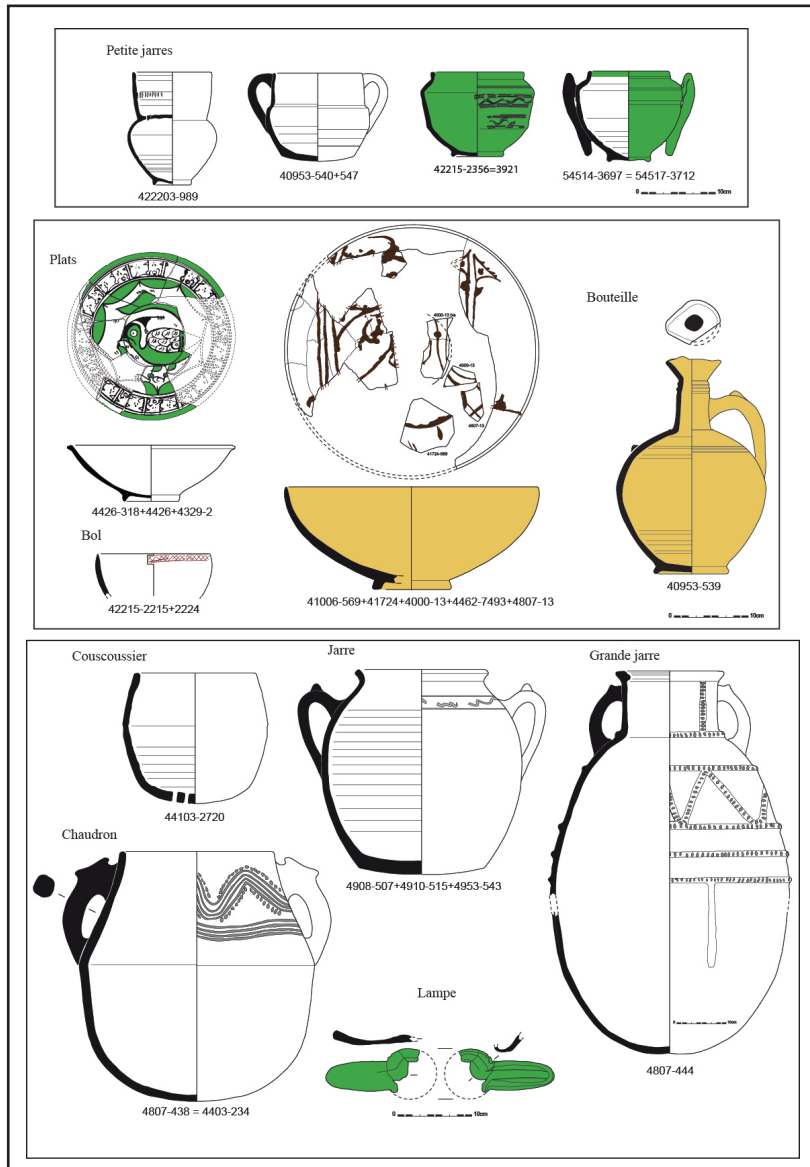


Fig. 9 : Echantillon de la céramique médiévale découverte sur le site d'Igiliz (Mission archéologique Igiliz).

#### 4. L'articulation entre archéologie et histoire officielle : quelques problèmes méthodologiques

Tout ce qui précède montre de manière évidente que notre recherche ne s'est pas focalisée uniquement sur les grandes interrogations d'ordre historique que suscite légitimement le site à propos de son rôle

<sup>51</sup>. L'étude paléométallurgique du secteur des forges à Igiliz, confiée à N. Zaour et P. de Keukelaere, est désormais menée dans le cadre d'un partenariat avec l'INRAP.



dans la genèse et les premiers développements de la révolution almohade. En dehors du champ propre à l'archéologie rurale, la fouille d'Igīlīz pose donc deux autres problèmes méthodologiques majeurs. Le premier réside dans une appréciation des vestiges matériels du site qui peut être plus ou moins faussée par les représentations historiographiques dominantes sur les débuts du mouvement almohade. Le second concerne plus spécifiquement le croisement des textes médiévaux et des données fournies par le terrain archéologique.

#### **4-1 Le rapport à l'histoire officielle : vulgate historiographique *versus* faits archéologiques**

Dans l'imaginaire, celui du grand public comme celui d'une partie de la communauté scientifique, les débuts de l'almohadisme sont difficilement concevables sans que se manifeste, d'une façon ou d'une autre, la puissance matérielle ou symbolique du nouveau pouvoir révolutionnaire. On retrouve là les effets d'une confusion fréquente entre deux moments de l'histoire de l'Etat almohade : la phase impériale, qui exprime sa magnificence au travers de constructions de prestige et d'une propagande visuelle adaptée (ce sera le cas de 'Abd al-Mu'min à partir de la prise de Marrakech en 1147), et la phase initiale, celle du soulèvement et des combats, durant laquelle ces objectifs visuels et matériels sont difficiles à mettre en œuvre, voire même souvent à concevoir. Pour les tenants de cette vision largement partagée, la singularité d'Igīlīz ne peut que surprendre de prime abord, tant elle cadre mal avec l'image préconçue d'un pouvoir almohade déjà impérial avant l'heure. Comment un «simple» site rural, aux constructions si peu conformes à l'image que l'on a des Almohades, aurait-il pu donner naissance à un si puissant Etat ? Même si nous nous employons à démontrer que cette simplicité n'est qu'illusoire, et que le site assume des fonctions qui vont bien au-delà des activités agro-sylvo-pastorales pour englober également le rituel et le politique, certaines images stéréotypées ont la vie dure, comme nous l'avons souvent éprouvé au long des années passées. Ainsi de la mosquée principale d'Igīlīz, que l'on compare encore trop souvent (pour mieux en dévaluer la modestie architecturale et le caractère austère) à celle — à proprement parler «impériale» — de Tinmal, pourtant édifiée vingt-cinq ans plus tard, et dans un tout autre contexte de patronage. Surtout, l'absence de monnaies almohades, et notamment celle des fameux dirhams carrés, nous a souvent été opposée pour contester notre identification du site, la quasi totalité du numéraire récolté *in situ* ayant été frappée sous les Almoravides (et de manière très significative pour certaines pièces, dans les décennies 1120-1130, justement celles des débuts du mouvement almohade...). Un tel argument méconnaît bien entendu les mécanismes complexes de la circulation monétaire au Moyen Âge, question sur laquelle nous ne disposons encore d'aucune étude sérieuse pour le Maroc, faute d'un référentiel archéologique suffisant. Au-delà et de manière plus générale, ces critiques, motivées par une vision fantasmagorique des débuts de l'almohadisme et plus largement par des préjugés encore très marqués à l'encontre des sociétés rurales, ne sauraient battre en brèche sérieusement la masse des faits archéologiques que nous avons collectés jusqu'à présent, et qui offrent une toute autre image des débuts de la révolution almohade dans les montagnes du Sud marocain.

#### **4-2 Le croisement prudent des vestiges matériels et des sources textuelles**

L'autre point méthodologique crucial touchant à l'interprétation historique d'ensemble porte bien évidemment sur la manière dont l'archéologue des périodes historiques doit croiser les traces matérielles qu'il étudie avec le témoignage des textes (lorsque ceux-ci existent pour le site en question bien entendu). L'articulation de ces deux registres documentaires n'allant pas forcément de soi, l'approche méthodologique que nous développons se veut d'une grande prudence. Sans être le point focal de la littérature apologétique almohade, le site d'Igīlīz a en effet droit, en tant que lieu d'origine du Mahdī Ibn Tūmart et de berceau

du mouvement révolutionnaire, à des mentions explicites dans l'historiographie officielle de l'Empire almohade : ces notations permettent d'en retracer l'histoire, dans ses très grandes lignes du moins, au long du 12<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>. Le témoignage d'un ouvrage aussi exceptionnel que celui d'al-Bayḍḥaq, rédigé par un témoin de premier ordre, ne peut laisser l'archéologue indifférent, tant il fourmille d'anecdotes sur cette période de formation de l'almohadisme. Ce récit des origines, fortement marqué par la construction impériale du premier calife 'Abd al-Mu'min, est-il fiable ou non lorsqu'il évoque, avec trop peu de détails malheureusement, certains aspects de la vie matérielle sur la montagne d'Igīlīz ? Il est évident qu'il n'est guère possible, en l'état, de vérifier sur le terrain la validité de ces informations. Les lacunes des écrits médiévaux sont d'ailleurs éloqu岸tes : ainsi, rien dans les textes almohades ne permet de deviner l'existence du complexe résidentiel que nous avons dénommé «*Ḳaṣba*», suivant en cela le récit d'al-Tāsāfī (début 18<sup>e</sup> siècle), et que tout semble désigner comme un lieu de pouvoir construit d'un seul jet au sommet de la montagne, quelque part durant la première moitié du 12<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>. Il n'est toutefois pas question de poser d'emblée, sous le signe de l'évidence, une corrélation entre ces vestiges et la figure exceptionnelle d'Ibn Tūmart, comme le fait la tradition orale locale. Ce n'est qu'au prix d'une réflexion tenant compte en premier lieu des traces matérielles, de leur interprétation et de leur datation, et, ensuite seulement par un retour critique aux textes, que l'on peut éventuellement avancer ce type d'hypothèse. Autrement dit, notre démarche place les faits archéologiques largement en tête des sources mobilisables pour la connaissance des débuts du mouvement almohade. Nourrie par une constante réflexion sur la nécessaire appréciation des apports et des limites de la complémentarité entre textes et vestiges matériels, l'expérience acquise sur le site d'Igīlīz montre qu'à l'évidence, l'archéologie conduit à réviser les paradigmes historiographiques en vigueur sur les débuts du mouvement almohade.

#### 4-3 L'exemple des «grottes» d'Igīlīz, entre faits archéologiques et textes médiévaux

Un exemple peut illustrer la difficile corrélation entre faits archéologiques et textes médiévaux, tout en montrant le profit que l'on peut tirer de cette approche croisée. Lorsque les sources almohades évoquent les aspects matériels de la montagne d'Igīlīz, c'est le plus souvent pour mentionner le pôle de dévotion majeur qu'a constitué la grotte dans laquelle Ibn Tūmart se serait retiré au début de sa prédication. On connaît ce passage célèbre tiré des *Mémoires* d'al-Bayḍḥaq : «*L'Imām, ayant pénétré dans la grotte pour y faire une retraite à Igīlīz, le ribāṭ des Hargha, les gens de cette tribu se rendaient de bon matin à la grotte, y saluaient l'Imām, qui leur disait, en leur demandant de leurs nouvelles : "De quoi avez-vous besoin ?" Ils lui répondaient : "Nous sommes venus pour obtenir ta baraka et pour que tu invoques Allah en notre faveur !" Et, ce disant, il passait la main sur leurs têtes et invoquait Dieu en leur faveur. Il en fut ainsi de nombreuses fois*». <sup>54</sup> Haut lieu de la dévotion almohade, cette grotte aurait ensuite fait l'objet d'une campagne de restauration lors du séjour du calife 'Abd al-Mu'min en ce lieu, à l'automne 1157. L'endroit, désormais sanctifié (il reçoit alors l'appellation officielle de «Grotte Sainte», *al-ghār al-muḳaddas*), est transformé en un lieu de mémoire, comme l'atteste une lettre officielle rédigée le 8 *shawwāl* 552 (13 novembre 1157), qui mentionne les travaux effectués.<sup>55</sup> Un texte plus tardif, rédigé par Ibn 'Idhārī au début du 14<sup>e</sup> s., indique par ailleurs que deux ermitages (*rābiṭatān*) avaient été implantés aux abords de la Grotte, et que celle-ci donnait lieu à des visites pieuses et à des rites curatifs : «*Quant aux deux rābiṭa-s dans la proximité de la Grotte qui se trouve sur la montagne d'Igīlīz, là où s'était [installé] le Mahdī [...], la première est appelée «La Rābiṭa de Wansrī», et l'autre «La Rābiṭa de la Grotte» (Rābiṭat al-ghār). Les gens y prenaient de la terre qui*

<sup>52</sup>. Van Staëvel J.-P. et Fili A. 2006, p. 153-194 et Fili A. et Van Staëvel J.-P. 2015, p. 363-382.

<sup>53</sup>. Sur la notation d'al-Tāsāfī, voir Van Staëvel J.-P. et Fili A. 2006, p. 193 ; sur les conditions d'apparition de la Ḳasba, voir Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P. 2014, p. 1123-1125.

<sup>54</sup>. Lévi-Provençal E. 1919, p. 60-61 (ar. p. 40).

<sup>55</sup>. Lévi-Provençal E. 1941.

*leur apportait la bénédiction et l'appliquaient sur les malades*.<sup>56</sup>

Sur le site, trois cavités présentent en effet l'aspect de «grottes» ou mieux : d'abris sous roche. Elles sont toutes trois situées intramuros sur l'acropole, en contrebas de la *Ḳaṣba*, et intégrées au tissu bâti d'époque médiévale. Leur creusement n'a pourtant, si l'on se penche sur les conditions géologiques locales, rien de naturel : il résulte au contraire soit d'un travail d'extraction de matériaux de construction, tout comme il peut également répondre à des pratiques érémitiques<sup>57</sup>. Loin d'être exclusives l'une de l'autre, ces deux fonctions ont d'ailleurs fort bien pu se combiner. L'étude archéologique de ces «grottes» (deux d'entre elles ont été intégralement fouillées, ainsi que leurs abords, entre 2010 et 2012<sup>58</sup>) s'est avérée difficile, du fait d'une stratigraphie très perturbée qui a beaucoup compliqué la datation des structures laborieusement mises au jour à cette occasion (Fig. 10). Les traces de multiples creusements ainsi que les innombrables pierres entassées par endroits rendent compte d'une activité pluriséculaire de recherche de trésors enfouis, mais surtout de prélèvement de terre à des fins thérapeutiques et thaumaturgiques, comme l'atteste Ibn 'Idhārī dès l'époque médiévale<sup>59</sup>. Malgré ces perturbations et les problèmes de lecture et d'interprétation qui en découlent, la fouille a livré quelques vestiges particulièrement intéressants. Située au sud de la mosquée principale du site, la grotte 1 a ainsi révélé une première occupation médiévale de type domestique, consistant en une série d'aménagements simples mais soignés de la cavité : un muret, un foyer et un trou de poteau destiné à soutenir le plafond de l'excavation, auxquels succède un grand foyer (Fig. 11). Suivant le creusement, cette première occupation pourrait remonter, selon les datations fournies par les analyses du radiocarbone, entre le 10<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup> siècle. La construction tardive d'un gros mur à redents montre que la grotte 1 fait encore l'objet des soins attentifs de la population qui fréquente le site jusqu'à la fin du 14<sup>e</sup> siècle au moins. Les premières phases d'occupation de la Grotte 2 sont au contraire très mal connues, du fait de l'ampleur des creusements postérieurs. Il semble bien qu'anciennement, au moins la paroi sud de l'entrée de la grotte ait été revêtue d'un parement de blocs équarris, témoignant du soin apporté à l'aspect visuel du lieu et à sa conservation. Malheureusement, cette phase de «monumentalisation» a été très fortement altérée par la suite, dès l'époque médiévale, si bien qu'il nous est impossible d'en deviner le dessein d'ensemble. Après la destruction quasi complète de ce premier état, la grotte est à nouveau l'objet de réaménagements, sous la forme d'un mur barrant l'ouverture de la cavité, précédé d'un vestibule coudé commandant l'accès à celle-ci. Ce dispositif, qui n'offre aucune similitude avec les innombrables grottes de bergers qui parsèment les paysages montagneux de l'Anti-Atlas, renvoie plutôt à une volonté de contrôler l'entrée de la cavité et —probablement— de canaliser les visiteurs. La présence d'une inhumation privilégiée en bordure du parvis de la grotte, bien daté par <sup>14</sup>C de la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle, invite plutôt à considérer la grotte 2 comme l'abri d'un probable santon, et un lieu de mémoire que venaient visiter les pèlerins (Fig. 12).

Bien entendu, il est illusoire de pouvoir prétendre choisir aujourd'hui entre ces deux cavités (et ce d'autant plus que la troisième attend encore d'être fouillée...) pour désigner celle qui eut l'heur d'être choisie par Ibn Tūmart. Il serait vain de vouloir trancher entre les différentes hypothèses d'identification, qui restent très fragiles au demeurant, vu l'état de destruction de ces lieux singuliers. L'archéologie confirme néanmoins - et ces observations sont en soi déjà d'une importance cruciale - l'existence d'une grotte (de plusieurs en fait, ainsi qu'on vient de le voir) sur le site même<sup>60</sup> : des cavités ont bien été creusées durant l'époque médiévale au sommet de la montagne d'Igiliz, elles ont fait l'objet d'aménagements, et

<sup>56</sup>. Ibn 'Idhārī 1985, *Al-Bayān*, p. 149.

<sup>57</sup>. Sur cette question, voir Van Staëvel J.-P. 2010, p. 313-315.

<sup>58</sup>. Un premier compte-rendu des travaux menés dans les grottes a été publié dans l'article de synthèse de 2013 : Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P. 2014, p. 1126-1129.

<sup>59</sup>. Voir *supra*.

<sup>60</sup>. Depuis la rédaction de cet article (hiver 2017-2018), la fouille a permis de découvrir, juste à côté de la grotte 2, plusieurs cellules d'ermites, venant corroborer l'existence à Igiliz d'ermitage semi-rupestres ressemblant en effet à des «grottes» (ajout décembre 2019).



Fig. 10 : Vue générale de la grotte 2 en cours de fouille  
(Mission archéologique Igiliz 2010)

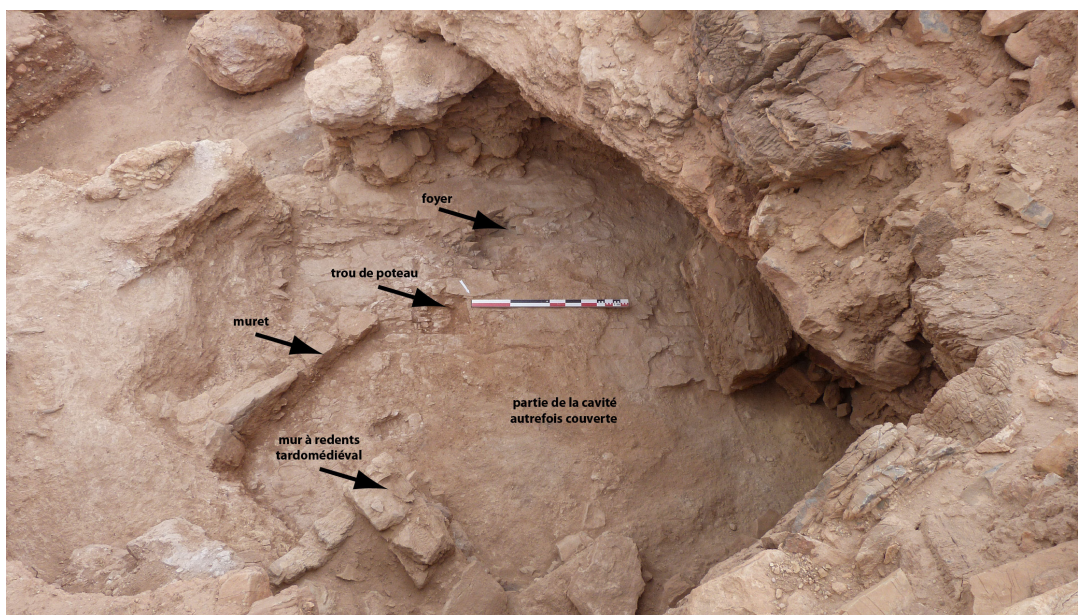


Fig. 11: Témoins matériels de l'occupation médiévale de la grotte 1 d'Igiliz  
(Mission archéologique Igiliz 2012)

elles ont été bien plus que de simples lieux d'extraction. Une fois le matériau extrait, ces «grottes» ont en effet servi à d'autres fins. Qui plus est, l'investissement d'ordre domestique et/ou rituel qu'on leur a consenti semble s'être prolongé jusqu'à la fin des temps médiévaux. L'acharnement avec lequel ont été conduits les creusements postérieurs souligne d'ailleurs l'importance que revêtait le contenu de ces grottes pour leurs auteurs : à l'échelle du site, il s'agit des seuls lieux à avoir subi de telles destructions. Le rapprochement avec la brève mais précieuse notation d'Ibn 'Idhārī concernant les pratiques rituelles qui s'attachaient au pèlerinage dans la grotte d'Ibn Tūmart<sup>61</sup> est ici trop saisissant pour être passé sous silence, la fouille confirmant ainsi l'écrit médiéval. Mais d'autres informations fournies par les textes sont plus difficiles à corroborer en partant des faits archéologiques. Il en va ainsi par exemple des aménagements auxquels aurait fait procéder le calife 'Abd al-Mu'min au moment de sa visite sur le site : cet événement, relaté par une lettre officielle de la chancellerie impériale, a toutes les chances d'être plausible. Mais sa traduction matérielle sur le terrain reste problématique. La grotte 1 ne montre en effet aucun signe de monumentalisation dans son premier état, sans doute antérieur à la période almohade. La grotte 2 montre par contre les traces d'un revêtement de moellons équarris sur l'une de ses parois : serait-ce là l'ultime et faible écho de la campagne de travaux mentionnée dans cette lettre ? Il est impossible pour le moment d'aller plus loin dans l'interprétation.

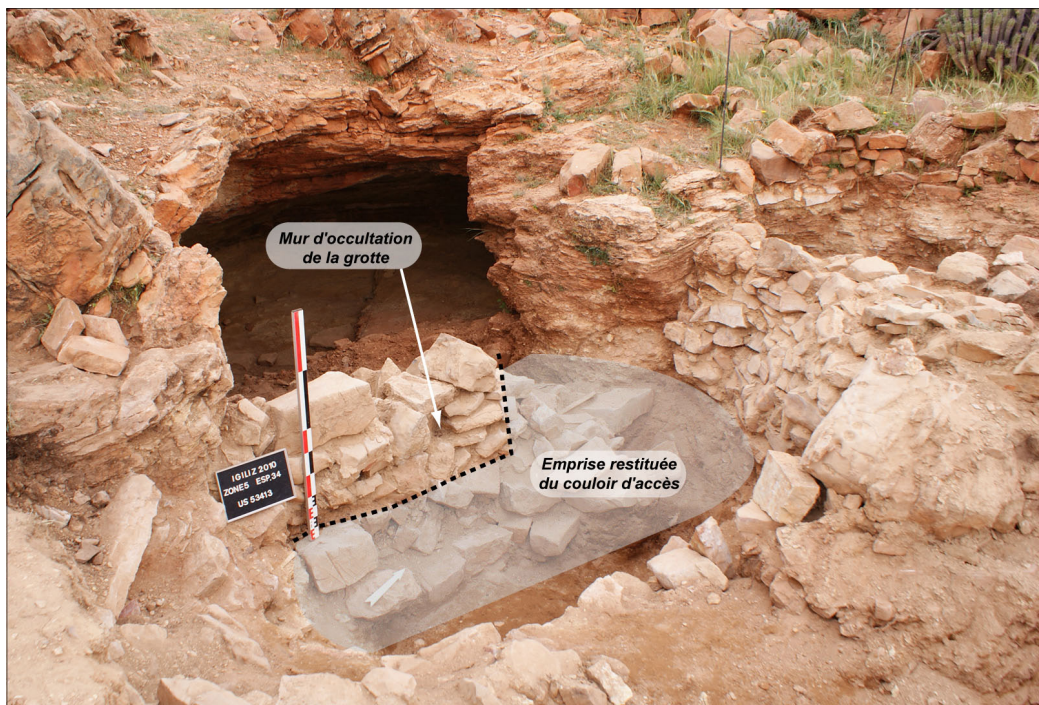


Fig. 12 : Témoins matériels de l'occupation tardomédiévale de la grotte 2 d'Igiliz  
(Mission archéologique Igiliz 2012)

L'apport de l'archéologie ne se limite pas bien entendu à simplement confirmer ou infirmer d'une manière ou d'une autre le témoignage des sources médiévales. Ce serait là adopter une fois de plus une vision réductrice et utilitariste, plaçant les vestiges matériels dans la dépendance du texte. L'apport de la fouille se mesure ainsi tout particulièrement à Igiliz par le nombre de données, jusqu'alors non documentées ailleurs au Maroc, qui ont été recueillies sur les pratiques rituelles dont ces «grottes» ont

<sup>61</sup>. Voir *supra*.

servi de cadre, ainsi que sur leur très probable fonction de lieu de mémoire, bien attestée par les traces des aménagements tardifs (14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles) de ces deux cavités.

## Conclusions

Loin de se limiter à la fouille du site connu dans les textes comme le lieu de refuge initial d'Ibn Tūmart et de la première communauté almohade, les activités de la mission maroco-française à Igīlīz ont pour ambition de contribuer à la promotion des recherches en archéologie rurale au Maroc pour les périodes historiques. Comme l'a démontré son affirmation graduelle comme approche scientifique à part entière dans bien d'autres pays, l'archéologie rurale, encore en quête de reconnaissance au Maroc, permet de renouveler en profondeur la connaissance des structures du peuplement et des interactions entre l'homme et son environnement. Elle a ailleurs, souvent au prix d'âpres luttes académiques, conquis peu à peu sa légitimité par rapport à l'histoire des textes. L'approche archéologique d'un haut-lieu de l'histoire du Maroc tel qu'Igīlīz permet d'entamer, au Maroc, un tel processus d'autonomisation, indispensable pour remettre en cause tant la vision abstraite ou partielle des sociétés rurales qui perdure encore aujourd'hui que les transpositions hasardeuses et parfois erronées, conséquence de la domination qu'exerce toujours l'écrit sur la connaissance historique.

La fouille d'Igīlīz doit donc être vue comme un outil pédagogique qui cherche à contribuer, à son échelle, à l'acclimatation au Maroc des problématiques propres à l'archéologie rurale. Elle montre tout l'intérêt d'une recherche ponctuelle, sur un cas de figure particulier, dans le cadre d'une contextualisation historique rigoureuse : une sorte de «microhistoire» d'un lieu historique marginal, branché cependant, de par son rôle historique et bien que de manière éphémère, sur le Maghreb et l'Occident musulman médiéval tout entier. Il ne saurait bien entendu être question de tirer de cette expérience la moindre synthèse, bien trop précoce, sur l'économie rurale dans les montagnes de l'Anti-Atlas, et a fortiori dans les campagnes du Sud marocain. Seule la multiplication des travaux en archéologie rurale, dotés de moyens importants et inscrits dans la longue durée, soutenus également par une politique scientifique adaptée, permettra de réinsérer les quelques exemples archéologiques existants dans une trame commune, gage de progrès dans l'accumulation des connaissances historiques sur un monde très méconnu, et dont pourtant, paradoxalement, le Maroc contemporain est l'héritier direct.

## Bibliographie

Alaoui A., Ettahiri A. S. et Fili A. 2014, L'archéologie islamique au Maroc, les acquis et les perspectives, dans *Le Maroc médiéval. Un empire de l'Afrique à l'Espagne*, (catalogue de l'exposition organisée au musée du Louvre, octobre 2014 - janvier 2015), Paris, p. 44-48.

Allain Ch. 1951, Les citernes et les margelles de Sidi-Bou-Othman, *Hespéris* 38, p. 423-431.

Allain Ch. 1954a, Reconnaissances archéologiques dans le massif des Rehamna et la Bahira (I), *Hespéris* 41, p. 155-189.

Allain Ch. 1954b, Reconnaissances archéologiques dans le massif des Rehamna et la Bahira (II). Une organisation agricole almohade dans la Bahira, *Hespéris* 41, p. 435-458.

Bazzana A. 2004, Les norias fluviales de Fès, Approche ethnoarchéologique d'une technique médiévale», dans *Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Bilan et perspectives*, Bazzana

A. et Bocoum H. (éd.), Paris, p. 331-347.

Bazzana A., Cressier P. et Touri A., 1991, Archéologie et peuplement : les mutations médiévales, le cas de Targha, dans *Jbala. Histoire et société. Etudes sur le Maroc du Nord-Ouest*, Paris-Casablanca, p. 307-329.

Bazzana A., Cressier P., Erbati L., Montmessin Y. et Touri A., 1983-1984, Première prospection d'archéologie médiévale et islamique dans le Nord du Maroc (Chefchaouen – Oued Laou – Bou Ahmed), *BAM* 15, p. 367-450.

Belatik M. 2016, Kal'at Djâra, une forteresse médiévale andalouse sur la côte méditerranéenne du Maghrib al-Aksâ, *BAM* 23, p. 179-199.

Belatik M. 2015, Eléments pour une carte archéologique du pays Tsoul, région de Taza, dans *Hommage à Joudia Hassar-Benslimane, Akerraz A., Ettahiri A. S. et Kbiri-Alaoui M. (Dir.), Actes du colloque organisé en hommage à Joudia Hassar-Benslimane, (Rabat, 8 et 9 décembre 2005)*, Rabat, p. 383-410.

Belatik M., Atki M. et Nami M., 2015, Recherches archéologiques dans la région de Fom Zguid (Province de Tata, Maroc), dans *Hommage à Joudia Hassar-Benslimane, Akerraz A., Ettahiri A. S. et Kbiri-Alaoui M. (Dir.), Actes du colloque organisé en hommage à Joudia Hassar-Benslimane, (Rabat, 8 et 9 décembre 2005)*, Rabat, p. 489-526.

Benhima Y. 2000, L'habitat fortifié au Maroc médiéval. Éléments d'un bilan et perspectives de recherche, *Archéologie islamique* 10, p. 79-102.

Benhima Y. 2008, *Safi et son territoire. Une ville dans son espace au Maroc (11<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> siècle)*, Paris.

Berthier P. 1962, En marge des sucreries marocaines : la maison de la plaine et la maison des oliviers à Chichaoua, *Hespéris-Tamuda* 3, p. 75-77.

Berthier P. 1966, *Les anciennes sucreries du Maroc et leurs réseaux hydrauliques. Etude archéologique et d'histoire économique*, 2 vol., Rabat.

Berthier P. 1970, En marge des sucreries marocaines : recherches archéologiques à la zaouia bel Moqaddem (Chichaoua – Haouz de Marrakech), *Hespéris-Tamuda* 11, p. 141-169.

Bokbot Y., Cáceres Gutiérrez Y., Cressier P., De Juan Ares J., González Marrero M. de C., Hervás Herrera M. A., Onrubia Pintado J., 2013, Viviendas medievales al sur del Anti-Atlas (Marruecos). Problemas de estudio y especificidades dans *De la estructura doméstica al espacio social. Lecturas arqueológicas del uso social del espacio*, Actes du colloque international, Gutiérrez S. et Grau I. (éd.), (Alicante, les 30 et 31 mai 2012), Universidad de Alicante, Alicante, p. 279-298.

Bokbot Y., Cressier P., Delaigue M.-Ch., Izquierdo Benito R., Mabrouk S. et Onrubia Pintado J., 2002, Enceintes refuges, greniers fortifiés et *qasaba*-s : fonctions, périodisation et interprétation de la fortification en milieu rural pré-saharien, dans *Mil Anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500)*, *Actas do Simpósio Internacional sobre Castelos*, Ferreira Fernandes I. C. (éd.), (Palmela, 2000), Lisbonne, p. 213-227.

Capel C. 2016, La forteresse du Jebel Mudawwar : étude d'un site défensif aux portes de Sijilmassa», *BAM* 23, p. 201-220.

Carbonero Gamundi M. A., Cressier P. et Erbatl L., 2002, Un exemple de transformation radicale et planifiée du paysage agraire au Moyen Âge : Taghssa, *BAM* 19, p. 219-256.

Colin A. 1970, *Archéologie du village déserté*, Cahiers des Annales 27 (deux tomes), Paris.

Cressier P. et Carbonero Gamundi M. A., 2015, Le paysage agraire de Targha (province de Chefchaouen) : hydraulique et aménagement de l'espace dans le territoire d'une ville médiévale des Jbala», dans *Hommage à Joudia Hassar-Benslimane, Akerraz A., Ettahiri A. S. et Kbiri-Alaoui M. (Dir.), Actes du colloque organisé en hommage à Joudia Hassar-Benslimane, (Rabat, 8 et 9 décembre 2005)*, Rabat, p. 303-328 ;

Cressier P. et Erbatl L., 1999, Note sur la forteresse almoravide du Tasgimüt, *Archéologie islamique* 8-9, p. 55-66.

Cressier P. 1995, La fortification islamique au Maroc : éléments de bibliographie, *Archéologie islamique* 5, p. 163-196.

Cressier P. 2006, Géométrie des réseaux et marqueurs des territoires. L'image du partage de l'eau dans le paysage médiéval (Espagne et Maroc), dans *Mélanges de la Casa de Velázquez* 36-2, numéro spécial sur *Le partage de l'eau (Espagne, Portugal, Maroc)*, 36-2 (2006), p. 39-59.

Delaigue M.-Ch., Onrubia Pintado J. et Bokbot Y., 2013, El agadir de Id Aysa (Amtudi, Marruecos), materialidad y espacio social, dans *De la estructura doméstica al espacio social. Lecturas arqueológicas del uso social del espacio, Actes du colloque international, Gutiérrez S. et Grau I. (éd.), (Alicante, les 30 et 31 mai 2012)*, Universidad de Alicante, Alicante, p. 299-312.

Ettahiri A. S., Fil A. et Van Staëvel J.-P., 2011, La montagne d'Igiliz et le pays des Arghen (Maroc). Enquête archéologique sur une société de montagne, de la révolution almohade à la constitution des terroirs précoloniaux, *Les Nouvelles de l'archéologie*, numéro spécial sur *La coopération archéologique française en Afrique. 2b. 124, Maghreb. Antiquité et Moyen Âge*, p. 49-53.

Ettahiri A. S., Fili A et Van Staëvel J.-P., 2013, Contribution à l'étude de l'habitat des élites en milieu rural dans le Maroc médiéval : quelques réflexions à partir de la *Ḳaṣba* d'Igiliz, berceau du mouvement almohade», dans *De la estructura doméstica al espacio social. Lecturas arqueológicas del uso social del espacio, Actes du colloque international, Gutiérrez S. et Grau I. (éd.), (Alicante, les 30 et 31 mai 2012)*, Universidad de Alicante, Alicante, p. 265-278.

Ettahiri A. S., Fili A et Van Staëvel J.-P., 2014, Nouvelles recherches archéologiques sur les origines de l'Empire almohade au Maroc : les fouilles d'Igiliz», *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, II (avril-juin 2013), p. 1109-1142.

Ettahiri A. S., Fili A et Van Staëvel J.-P., 2017, Igiliz, le *Ribāt* des Hargha : aux origines de l'architecture défensive des Almohades, *Hespéris-Tamuda* 62, p. 81-107.

Ettahiri A. S., Fili, A. et Van Staëvel, J.-P., 2012, Nouvelles recherches archéologiques sur la période islamique au Maroc : Fès, Aghmāt et Igiliz, dans *Histoire et Archéologie de l'Occident musulman (VIIe-*



XV<sup>e</sup> siècles). *Al-Andalus, Maghreb, Sicile. Actes du colloque organisé par P. Sénac, C. Picard et P. Toubert (la Fondation des Treilles, avec la participation de l'UMR 5136 (Framespa) et de l'UMR 8167 (Islam Médiéval), (Toulouse, les 21-24 septembre 2010)*, Toulouse, p. 157-182.

Fili A et Van Staëvel J.-P., 2016, Avant Tinmal : notes historiques et archéologiques à propos d'Îgîlîz-des-Hargha, berceau du mouvement almohade, dans *Hommage à Madame Joudia Hassar-Benslimane, Akerraz A., Ettahiri A. S. et Kbiri-Alaoui M. (Dir.)*, Actes du colloque Journées organisé en hommage à Madame Joudia Hassar-Benslimane, (Rabat, 8 et 9 décembre 2005), Rabat, p.363-382.

Van Staëvel J.-P. et Fili A., 2006, *Wa-wasalnâ 'alâ barakat Allâh ilâ Îgîlîz : hawla tahdîd mawqi' Îgîlîz Hargha hisn Al-Mahdî Ibn Tūmart*, traduction arabe augmentée de l'article ci-dessus, *Revue de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat* 26, p. 91-124.

González Villaescusa R. 2002, *Las formas de los paisajes mediterráneos (Ensayos sobre las formas, funciones y epistemología parcelarias: estudios comparativos en medios mediterráneos entre la antigüedad y época moderna)*, Jaén, p. 345-371.

Haut-Commissariat au Plan 2005, *Recensement Général de la Population et de l'Habitat 2004, Rapport national 2005*.

Héritier-Salama V. 2014, *Eau, gestes et discours. La pratique de l'irrigation dans un village de l'Anti-Atlas (Sud Maroc)*, Mémoire de Master 2 en Ethnologie, Université Paris Ouest – Nanterre.

Ibn 'Idhārī 1985, *Al-Bayān al-Mughrib. Ẹism al-Muwaḥḥidīn*, éd. M. I. al-Kattānī, M. b. Tāwit, M. Znībar et 'A. Zammāma, Casablanca.

Kafas S., Amarir A., Arharbi R., Keddane N., 2015, Aglāgal : un site refuge du temps des Saadiens (XVI<sup>e</sup> siècle), dans *Hommage à Joudia Hassar-Benslimane, Akerraz A., Ettahiri A. S. et Kbiri-Alaoui M. (Dir.)*, Actes du colloque organisé en hommage à Joudia Hassar-Benslimane, (Rabat, 8 et 9 décembre 2005), Rabat, p. 415-421.

Khiara Y. 2009, La zawiya rurale de Tasaft : approche d'histoire et d'archéologie monumentale, *BAM* 21, p. 366-387.

Lévi-Provençal E. 1928, *Documents inédits d'histoire almohade*. Fragments manuscrits du «egajo» 1919 du fond arabe de l'Escorial, Paris.

Lévi-Provençal E. 1941, *Majmū' rasā'il muwaḥḥidiya*, Rabat.

Louhmadi B. 1999, L'aménagement d'un espace agricole à l'époque almohade : la seguia Yaqoubia au 12<sup>e</sup> siècle, *Archéologie islamique* 8-9, p. 95-118.

Navarro Palazón J., Garrido Carretero F., Torres Carbonell J. M. et, Triki H., 2013, Agua, arquitectura y poder en una capital del Islam : la finca real del Agdal de Marrakech (ss. XII-XX), *Arqueología de la arquitectura* 10, p. 1-43.

Rosenberger B. 1964, Autour d'une grande mine d'argent du Moyen Âge marocain : le Jebem Aouam, *Hespéris-Tāmuda* 5, p. 15-85.

Ruas M.-P., Ettahiri A. S., Fili A., Van Staëvel J.-P., Ros J., Ivorra S., Terral J.-F., Clavel B. et Monchot H., 2017, Recherches archéobotaniques sur l'arganeraie médiévale dans la montagne d'Igīlīz (Anti-Atlas, Maroc)», dans *Arganier, patrimoine universel porteur de richesse à conserver et à valoriser, Actes du 3<sup>e</sup> Congrès international de l'Arganier* : (Agadir, 17-19 décembre 2015), Agadir, Agence Nationale pour le Développement des Zones Oasiennes et de l'Arganier, p. 488-492.

Ruas M.-P., Ros J., Terral J.-F., Ivorra S., Andrianarinosy H., Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P., 2015, History and Archaeology of the emblematic Argan tree in the medieval Anti-Atlas Mountains (Morocco), *Quaternary International* 404, p. 1-23.

Ruas M.-P., Tengberg M., Ettahiri A. S., Fili A. et Van Staëvel J.-P., 2011, Archaeobotanical research at the medieval fortified site of Igīlīz (Anti-Atlas, Morocco) with particular reference to the exploitation of the argan tree, *Vegetation History Archaeobotany* 20, p. 419-433.

Schneider L. 2010, De la fouille des villages abandonnés à l'archéologie des territoires locaux, dans *Trente ans d'archéologie médiévale en France*, Caen, CRAHM, p. 133-161.

Van Staëvel J.-P. et Fili A., 2006, Wa-wasalnā 'alā barakat Allāh ilā Igīlīz : à propos de la localisation d'Igīlīz-des-Hargha, le ḥiṣn du Mahdī Ibn Tūmart, *Al-Qantara* 17, p. 153-194.

Van Staëvel J.-P. 2010, La caverne, refuge de "l'ami de Dieu" : une forme particulière de l'érémisme au temps des Almoravides et des Almohades (Maghreb extrême, XI<sup>e</sup>- XIII<sup>e</sup> siècles), *Cuadernos de Madīnat al-Zahrā'* 7, p. 311-325.

Van Staëvel J.-P., Ruas M.-P., Ettahiri A. S. et Fili A., 2016, Lieux d'aisances et de toilette en milieu rural dans le Maroc médiéval : l'exemple des latrines du site d'Igīlīz et leurs restes archéobotaniques, dans *Lieux d'hygiène et lieux d'aisances au Moyen Âge en terre d'Islam*, Cressier P., Gilotte S. et Rousset M.-O. (éds.), *Médiévales* 70, p. 189-214.

Weisrock A., Van Staëvel J.-P., Fili A., Ettahiri A. S., Ouammou A. et Rousseau L., 2015, Le cadre géomorphologique du site médiéval d'Igīlīz , Anti-Atlas occidental, Maroc, dans *Paysages lus du ciel et inscrits dans le temps. Hommage à André Humbert*, Nancy, Université de Nancy, p. 305-319.

#### ملخص

يروم هذا المقال تقديم حصيلة منهجية حول مشروع أثري أطلق منذ خمسة عشر سنة. وحفريات جُرى بموقع إيكيليز-هرغة والمناطق المحيطة به منذ سنة 2009. فبالإضافة إلى تقديم النتائج الرئيسية التي أتاحتها لحد الآن هذا البرنامج. سيتطرق المقال بشكل خاص إلى الأسئلة المنهجية التي تخص. للوهلة الأولى. المقاربة الأركيولوجية للبوادي المغربية خلال الفترات القريبة منا زمنيا (العصر الوسيط والفترة الحديثة). ولكن أيضا مستويات التحليل ومكانة المقاربات متعددة الاختصاصات في برنامج البحث. إضافة إلى العلاقة التي تربط الحدث الأركيولوجي والشهادة المصدرية.

